

Abstrates emprunte son titre à celui d'un poème (p.27 du recueil) de 1963. Suggestif, ce mot est le point de rencontre d'«abstraction» et de «strates». Il serait souhaitable, aussi, que les inédits de Christian Dotremont apparaissent, sous forme de livres, par couches superposées, sur les étagères de nos librairies.

Ana GONZALEZ SALVADOR

Universidad de Extremadura

Jacques STERNBERG, *L'Employé*. Préface de Jean-Baptiste Baronian, Lecture de Jacques Carion. Bruxelles, Labor, 1989, 166 p., coll. Espace Nord.

Paria des lettres — seraient-elles de Belgique ou de France, peu lui importe —, géomètre de l'absurde et de l'impossible, Jacques Sternberg a construit par bribes et par morceau, dans la passion et le ressassement une œuvre aussi inégale qu'inclassable (à moins qu'on ne la place tout entière sous le signe de la rupture). En véritable Facteur Cheval de l'écriture, la naïveté en moins, il a pratiqué tous les genres (du pamphlet au théâtre, du roman au scénario), arpenté tous les territoires de l'imaginaire (SF, fantastique, humour noir, pornographie), parcouru tous les réseaux du champ éditorial (Losfeld, Minuit, Bourgois, Albin Michel, Gallimard) sans jamais devenir, où que ce soit, ce qu'il est convenu d'appeler un «auteur-maison». Seul point fixe dans ce perpétuel vagabondage : un regard sans illusion sur le monde, qui semble trouver dans son propre désenchantement une source d'énergie et de jubilation. Bref, Jacques Sternberg apparaît à plus d'un titre comme un touche-à-tout passionné, aussi peu soucieux de gérer sa propre carrière que de contrôler son écriture (alternant le meilleur et le pire), à tel point qu'il donne souvent l'impression d'avoir, en pleine conscience, galvaudé à tout va son talent. Ainsi, remarquable conteur, excellent dans le récit ultra-bref à la façon d'Ambrose Bierce ou de Fredric Brown, il s'est obstiné au roman, dont la forme ample et relâchée s'accorde difficilement avec son style tranchant, qui s'y émousse, comme son imagination débridée, qui s'y délaye. Tant et si bien que ses œuvres romanesques prennent le plus souvent l'apparence décevante de patch-works cousant ensemble, vaille que vaille, des aphorismes et des micro-récits, parfois publiés au préalable sous une forme plus dense et plus percutante. Aussi peut-on regretter de prime abord que le choix des responsables d'Espace Nord se soit porté sur un roman plutôt que sur un recueil de contes (par exemple les *Contes glacés*, parus chez André Gérard).

Il faut convenir cependant que *L'Employé* constitue dans une large mesure l'incursion la plus convaincante de J. Sternberg dans un genre où il n'excelle guère. Et cela parce qu'il s'agit d'un texte relativement bref, qui parvient à tenir l'équilibre entre la nouvelle et le roman, entre l'instantané d'une vision et la construction d'un monde. Et, en l'occurrence, d'un monde en déconstruction permanente. Car l'espace dans lequel l'employé — nommé «Jacques Sternberg» — promène au hasard des plus improbables événements son identité changeante constitue, comme y insiste Jacques Carion dans sa lecture, un espace «explosif» (p.141), où le dysfonctionnement fait loi, où les données spatio-temporelles (le dedans et le dehors, le contenant et le contenu, l'avant et l'après) s'avèrent complètement bouleversées et où tout

— personnages, décors, discours — semble entraîné dans «un vertige généralisé» (p.144), sans point d'ancrage, de repère ni d'arrêt. En sorte que la construction en mosaïque du roman, qui paraît relever ailleurs chez Sternberg d'un bricolage recyclant sans ordre des éléments disparates, s'accorde pleinement ici avec le caractère éclaté, imprévisible de l'univers représenté. Accord fortuit entre un imaginaire et une écriture ? A lire le commentaire de Jacques Carion, qui situe à juste titre *L'Employé* dans le cadre d'une vision baroque du monde et du langage, tout indique au contraire qu'il y va chez Sternberg d'une stratégie délibérée qui non seulement articule les procédés narratifs au déroulement des événements, mais encore fait de l'écriture elle-même, dans ses emballements rhétoriques, le moteur principal du récit. De là que l'esthétique délirante de Sternberg puisse être rapprochée de la poétique d'un Michaux, chez qui l'on reconnaît la même «étonnante et abrupte succession des séquences et des images» (p.150) et un semblable fonctionnement de la «mécanique verbale (qui) se met à tourner fou» (p.152).

De ce monde pris de folie, qui ressemble à s'y méprendre au nôtre, et des différents procédés par lesquels l'écriture se laisse emporter par sa propre dérégulation, plus contrôlée qu'il n'y paraît, le commentaire de Jacques Carion constitue une bonne description, parfois un peu hâtive mais toujours pertinente. On lui adressera cependant deux reproches. D'abord, qu'à privilégier une appréhension purement textualiste de l'œuvre, sa lecture sait négligé de frayer les pistes explicatives, d'orientation notamment sociologique, qui auraient pu conduire à une compréhension du phénomène Sternberg et du traitement *irrégulier* du langage et du monde que traduit un roman tel que *L'Employé* (l'absence de toute annexe proposant, comme c'est la coutume dans Espace Nord, des «éléments biographiques» s'avère à cet égard regrettable). D'autre part, la portée humoristique du texte, entre absurde et humour noir, me paraît avoir été largement passée sous silence. Aussi pertinent soit-il, le rapprochement avec Michaux plutôt qu'avec Boris Vian ou Lewis Carroll constitue sur ce point toujours par le «non-sense» quand il n'y aboutit pas. Par ailleurs, le commentaire est souvent judicieux, et il faut saluer l'initiative de cette réédition. Ce n'est pas tous les jours qu'un paria passe — à juste titre — au rang de classique.

Pascal DURAND

Université de Liège

Gaston COMPÈRE, *Je soussigné, Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne*. Préface d'Alain Populaire, Lecture de Christian Angelet. Bruxelles, Labor, 1989, 370 p., coll. Espace Nord n° 56.

Quatre ans après l'édition parisienne (Belfond 1985), le *Téméraire* de Gaston Compère a trouvé son éditeur belge. Si le texte de l'édition princeps a été respecté jusqu'aux fautes d'imprimerie (p.e. *souce* pour *source*, p.259), il a été enrichi — suivant les habitudes de la collection Espace Nord — d'une préface d'Alain Populaire (un peu trop anecdotique pour orienter le lecteur) et d'une «Lecture» de Christian Angelet qui ouvre bien des perspectives structurales et thématologiques. S'y ajoute une partie documentaire utile : chronologie des faits historiques, bio-bibliographie de l'auteur, photos, etc.

On sait bien que Gaston Compère a conçu son récit à la manière d'une autobiographie *post mortem*. C'est le duc lui-même qui raconte sa vie dans